

LA PLUS FORTE VENTE DE LA REGION

LILLE. 104, Rue de Paris
PARIS. 43, Bd Hausmann

JOURNAL D'INFORMATION

L'Éclair

de Roubaix - Tourcoing

BUREAUX : Roubaix, 9-51
45, rue de la Gare, 45

TOURCOING : 9-85
3, rue Fidele Lehoucq

DIRECTRICE : M^{me} Eug. GUILLAUME.

ENQUETE A MAUBEUGE

DANS LES « FORTIFS » avec les « Clochards »

III. -- UN PHILOSOPHE

Des les premières conversations que nous avons eues avec les « clochards », humbles héros des « fortifs » de Maubeuge, il a été question d'un homme qui fut leur compagnon et qu'ils citent avec une pointe de vénération et d'orgueil pour ainsi dire corporatif : Jean-François Monaville.



C'est ce talus dominant le sentier qui fut le poste d'observation des chiens de MONAVILLE.

Ce n'était certes pas un « clochard » ordinaire et son histoire du moins la partie qu'on en connaît, vaut d'être contée.

Pendant la guerre, Maubeuge connut les horreurs du bombardement et plusieurs obus tombèrent dans le quartier du Tivoli. Une villa coquette entourée d'une grille et précédée d'un joli jardin souffrit particulièrement de la folle meurtrière des hommes et d'une partie de la façade s'éleva. Toutefois certaines pièces de l'immeuble furent à peu près épargnées.

L'occupation allemande, puis l'arrivée des troupes alliées achevèrent le délabrement de la villa. Les portes servaient sans doute aux soldats de boîtes de chauffage ainsi que les châssis des fenêtres. Et lorsque la vie normale reprit dans les régions libérées, la maison de la rue du Tivoli offrait l'aspect bien caractéristique des demeures abandonnées et menaçant ruines : des brèches crissant, le pied des murs encombré de gravats, des ouvertures béantes par où le vent s'engouffrait en sifflant.

Un hôte solitaire

Le propriétaire de la maison, absent du pays, tarda longtemps à s'occuper de la villa dont le délabrement allait s'amplifiant. Mais un beau jour un homme arriva qui, sans s'inquiéter d'authorisations et de formalités, prit possession de l'immeuble et s'y installa paisiblement comme s'il avait dû y finir son existence.

A combien d'employés, de fonctionnaires, au cours d'une carrière monotone sous l'abat-jour vert d'un sombre bureau, est apparue comme un rêve, la maisonnette à la campagne où, s'évadant de l'étouffante atmosphère empuante de poussière et meublée de chiffres obscédants, ils traient, à l'heure de la retraite sonnée, finir charmement leurs jours.

Avez-vous lu « Emile » ?

Monaville — Jean-François — (tel était le patronyme de notre personnage) était un homme assez curieux. D'aspect, les caractéristiques les plus nettes du « clochard » classiques : vêtements soignés, pas la moindre trace de linge sur son corps, chaussures irréprochables et généralement dépareillées, propreté parfaitement méconnue. Au physique : 50 ans-60 ans, on ne savait dire au juste, un menton toujours noir par une barbe rarement faite, des yeux profonds, vifs, voire un peu méchants.

Il adressait rarement la parole à quel'un. On ne savait rien de lui, sinon qu'il était arrivé de Belgique, sans crier gare. Qu'y avait-il fait ? Pourquoi en était-il parti ? Mystère.

Toutefois, les quelques personnes à qui il parla et notamment les agents de police qui, au cours de leur service, furent appelés à lui demander quelques éclaircissements sur sa situation, furent surpris de son langage qui n'était pas celui des miséreux de sa condition. Monaville s'exprimait bien, et ses réflexions étaient celles d'un homme possédant une certaine culture.

Un jour, à un secrétaire du commissariat qui lui posait quelques questions, il demanda : « Monsieur, avez-vous lu « Emile » ? »

Et en dépit de maints avertissements il ne se mit jamais en règle avec les lois réglementant le séjour des étrangers. Au fond, il était inoffensif. On prit patience.

L'autre de Monaville

De la pièce la moins abîmée, de son « château », Monaville avait fait son salon-boudoir, salle à manger, chambre à coucher.

Il dormait sur la dure, avait pour lit quelques sacs jetés à terre et son ameublement était de l'ordre strictement rudimentaire.

Dans les autres chambres, il apportait au hasard de ses trouvailles, les objets les plus hétéroclites : des chiffons, des ustensiles de ménage inutilisables, des ferrailles variées, et surtout de vieilles chaussures. Un tas invraisemblable de souliers éculés, de bottines à peu près veuves de semelles, de savates sans forme, d'escarpins troyés, s'élevait dans une pièce.

Le philosophe collectionnait les montres et les couteaux, plus exactement des « restants » de montres et de couteaux ; les épaves les plus inattendues trouvaient asile en son antre. Car notre homme était un « prospecteur » de premier ordre du dépôt des immondices de la ville.

Le terrain vague des glacis où chaque matin le tombereau municipal s'en allait déverser les ordures ménagères était son champ d'action préféré, son quartier de prédilection.

Les compagnons du philosophe

Il fouillait inlassablement, son sac près de lui, tandis que non loin de là gambadaient ses compagnons à quatre pattes. Car Monaville, qui fumait ses semblables, qui regardait le genre humain sans indulgence et sans amour, avait repéré le besoin d'affection qui, en dépit des plus rudes apparences, sommeille toujours plus ou moins au cœur de l'homme, sur ses chiens. Il en avait près d'une demi-douzaine, de petits roquets jaunes et noirs, sans race et sans beauté, qui semblaient avoir hérité du caractère ombrageux de leur maître et aboyaient aux chausseries des passants.

Mais pour Jean-François, leurs coups de bêtes réclamaient des trésors de tendresse et de fidélité. Et le soir, son sac sur une épaule, Monaville regagnait son « repaire », sa meute sur les talons.

La fin d'un rêve

L'existence paisible du solitaire du Tivoli se poursuivit sans accroc durant plusieurs années. Et puis commencèrent certaines vicissitudes. La propriété fut vendue et le nouveau possesseur, dut pour transformer la villa et la rendre habitable, faire abattre presque tous les vieux murs délabrés. C'était un homme aimable et sensible. Il ne voulait pas qu'on chassât brutalement l'hôte qui avait, depuis des années, acquis droit d'asile dans la villa. Monaville fut donc averti que la maison allait être démolie, qu'il avait un certain laps de temps pour chercher un autre gîte et emporter tout ce qu'il avait entresorté.



L'ancien repaire de MONAVILLE est aujourd'hui une villa charmante.

Le philosophe fit la sourde oreille. Il ne bougea pas. On s'y prit de toutes les façons, rien n'y fit. Il était encore là quand les maçons arrivèrent. La police s'en mêla. Devant l'autorité il sembla s'incliner, et fit mine de s'en aller. Et le soir venu, lorsque le dernier ouvrier avait quitté le chantier, l'ermite, suivi de ses chiens, retourna coucher dans les ruines de « son » château, parmi les murailles démolies.

Marcel VEYRIE.

(LIRE LA SUITE EN DEUXIEME PAGE)

LE LACHE EXPLOIT de quatre bandits A HERGNIES

ILS ONT ASSOMÉ UNE VIEILLE RENTIÈRE, LUI ONT DÉROBÉ DES BIJOUX ET DE L'ARGENT PUIS ONT PRIS LA FUIE MAIS ONT ÉTÉ ARRÊTÉS PAR DE BRAVES DOUANIERS

En plein jour et au milieu d'une agglomération principale à Hergnies, quatre jeunes bandits se sont introduits chez une vieille rentière, l'ont assommée, ligotée. Après cela, ils ont emporté dix mille francs de bijoux, quinze cents francs en argent et se sont enfuis.

Voici dans quelles circonstances la tentative d'assassinat se produisit.

Un quatuor de malfaiteurs Ils avaient décidé de constituer une association. Leur but : bien vivre et se

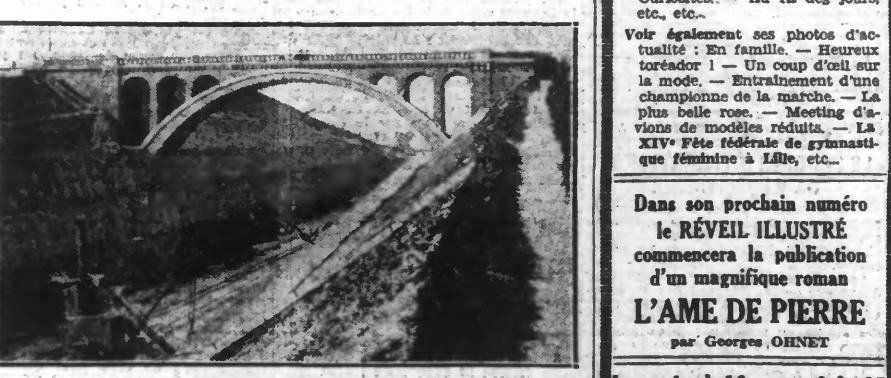


Les quatre jeunes bandits après leur arrestation. — EN MÉDAILLON : M^{re} BLICQY, la victime des voleurs.

Le chef : un certain Basile Albert, né le 15 avril 1911, à Habaille-Neuve, dans la province du Luxembourg, en Belgique. Paréssieux et viveur, il avait été chassé par son père, Les autres : Joseph Philé Debarthe, né à Denain, le 14 mai 1913, condamné quatre fois pour vol et vagabondage ; Eozon Jean, 25 ans, ori-

LA VISITE DU MINISTRE DES T. P. DANS LA RÉGION DU NORD

M. PAGANON Y CONSACRERA LES JOURNÉES D'AUJOURD'HUI ET DE DEMAIN, DONT LA PREMIÈRE AU CANAL DU NORD



Dans une des plus importantes sections du Canal du Nord, l'état des travaux de la vaste tranchée d'AVRINCOURT, à la veille de la guerre

Le Canal du Nord sera-t-il terminé un jour ? Telle est la question que se posent depuis la guerre, avec une anxiété croissante ceux qui, il y a de nombreuses années, avant qu'on n'entreprit les travaux, en avaient saisi l'impérieuse nécessité. Nous avons, en maintes occasions, rappelé à nos lecteurs l'économie d'un projet qui a joué de malheur presque tous les plus que cinquantenaire, les premières études remontent à 1882, sa réalisation reste encore incertaine.

Ce n'est pas cependant faute d'avoir réuni l'unanimité des grands groupements industriels, économiques, commerciaux houilliers, chambres de commerce, syndicats de mineurs, affréteurs, marins, conseils d'arrondissement, conseil général du Nord, parlementaires des départements du Pas-de-Calais, Nord, Somme, Oise, etc., chacun dans sa sphère s'est offert à convaincre les pouvoirs publics de l'urgence d'achever ce canal dont il faut dire que aujourd'hui plus personne n'en saurait contester l'intérêt régional et qui plus est, national.

Études et projets

Faut-il rappeler les multiples interventions de parlementaires qui, dès le lendemain de la guerre ont voulu qu'on se remit sans tarder à la tâche, notamment M. le sénateur Hayes, M. Léon Ecoffier, M. Raoul Evard, qui présents en janvier 1927, avec plusieurs de ses collègues à la Chambre, une proposition de loi remarquablement motivée tendant à l'achèvement et à l'extension du Canal du Nord. Depuis il n'a cessé de renouveler ses interventions.

Lorsque le 17 octobre 1929, M. Forquet, ministre des Travaux publics, fut consacré une journée de visite rapide, il résuma clairement la question de principe dans les termes suivants :

« Les travaux qui ont déjà coûté 300 millions doivent être repris dans leur ensemble, alors qu'il convient de prévoir une nouvelle dépense d'au moins 600 millions ? A mon avis, il serait sage de laisser enfoncer en gare por-

(LIRE LA SUITE EN DEUXIEME PAGE)

LES DRAMES DANS LE PAS-DE-CALAIS

A LENS, un Polonais revolvérisa une fille qui refusait de l'épouser

L'ÉTAT DE LA VICTIME EST GRAVE; SON MEURTRIER EST ARRÊTÉ

Un crime qui semble être l'acte d'un désaxé s'est déroulé hier aux premières heures du matin dans une maison de tolérance de Lens.

Un Polonais amoureux

Il était environ 23 h. 30, lundi, lorsque la patronne de l'établissement vit



La victime : Armande LARMIGNY, dite « GINETTE ».



Le meurtrier : François SIERANSKI (Photos Allix, Lens)

arriver un client habitué, le nommé François Sieranski, 38 ans, mineur à la fois dans une chambre à Avion, demeurant en pension à l'Hôtelierie Hollandaise, route de Loison.

Le client se fit servir plusieurs consommations.

Une des pensionnaires de la « maison » Armande Larmigny, née à Paris le 10 décembre 1906, connue sous le nom de « GINETTE », vint à plusieurs reprises s'asseoir près de lui.

Un drame dans une chambre

Quatre heures allaient sonner lorsque le personnel et le client qui se trouvaient encore dans le café eurent leur attention brusquement attirée par des coups de feu qui avaient été tirés dans une chambre. Le patronne de l'établissement monta aussitôt à l'étage et en pénétrant dans la chambre elle trouva « GINETTE » étendue, ensanglantée sur le parquet, tandis qu'à côté d'elle se trouvait couché le Polonais qui ne faisait plus aucun mouvement.

L'ARRESTATION, A LENS, de l'auteur du meurtre d'Avion

Nous avons relaté l'horrible drame qui s'est déroulé dans la nuit de dimanche à lundi dans une chambre d'Avion.

Séparé de sa femme le sieur Henri Guilbert, 50 ans, ouvrier mineur à la fosse N° 14 de Lens, avait froidement égorgé d'un coup de rasoir sa femme Félicie Braquard, 39, qui refusait de reprendre la vie conjugale.

Après son acte criminel, le mari avait pris la fuite ayant abandonné l'idée de se faire justice, il erra toute la journée et se laissa arrêter à son domicile un peu avant minuit.

Des regrets tardifs

Si tôt appréhendé, Guilbert demanda de nouvelles de sa femme et il se mit à pleurer, regrettant l'acte qu'il avait commis.

Il fut conduit à la gendarmerie en attendant d'être mis à la disposition du Parquet d'Arras.

Le décalé qui estimait beaucoup sa femme qui était une bonne travailleuse, mais qui avait mauvais caractère. Pour une suite de discussions survenant au sein du ménage. Pour être tranquille, Guilbert partait se consoler en visitant les cafés.

(LIRE LA SUITE EN DEUXIEME PAGE)

9 PERSONNES NOYÉES PENDANT LES FÊTES DE LA PENTECOTE EN BELGIQUE

(DE NOTRE REDACTION BELGE)

Ces jours derniers, les deux frères Staffen, âgés de 16 et 13 ans, et le petit N... Agé de 14 ans, se baignaient dans la Meuse, à Visé. Ils s'étaient aventurés à une certaine distance du port, lorsqu'ils se rapprochèrent d'un endroit connu sous le nom du gouffre. L'aîné des Staffen perdit pied et cria « Au secours ». Son frère voulut le sauver, mais il s'est débattu pendant quelques instants à la surface de l'eau et disparut également. Le petit N... se porta courageusement au secours de ses deux camarades, mais lui aussi fut entraîné dans le gouffre.

Des démons se jetèrent dans le fleuve. Deux d'entre eux parvinrent à saisir l'aîné des Staffen et à le porter sur la berge, mais le malheureux garçon était mort. Les sauveteurs parvinrent après une demi-heure d'efforts à retirer les cadavres des deux autres petites victimes.

La maman des Staffen avait assisté de la berge aux courageuses tentatives des sauveteurs. Devant les cadavres de ses deux fils, on eut toutes les peines du monde à l'empêcher de se jeter dans la Meuse.

— Les nommés François Vandenoove, 18 ans, et Valentin Deckman, 14 ans, allaient prendre un bain dans la Dendre près de Liélekerke. Le premier coula à pic. Son camarade se porta à son secours, mais Vandenoove, de peur, se cramponna à son sauveur, l'empêchant de nager. Au cours d'une lutte tragique dans l'eau, les deux jeunes gens se noyèrent.

— A marée basse, un certain nombre de baigneurs prenaient leurs ébats à La Fenne. L'un d'entre eux, un jeune homme de 17 ans, nommé Desmet, de Roulers, se noya.

— Une jeune fille domiciliée à Cannes (Belgique), prenait un bain dans la Meuse, lorsque soudain des personnes se trouvant sur la berge, la virent disparaître quelques minutes plus tard. Elle revint à la surface, mais elle coula à pic.

— Des habitants de Seraing se promenaient le long de l'Abbaye, à Esauv, l'un d'eux, M. Godin, décidé de prendre un bain ainsi que son compagnon, M. Genné. Cinq minutes plus tard, M. Genné coula à pic. On ne retira qu'un cadavre.

— Des garçons de l'Angleur se baignaient dans l'Ourthe, lorsque l'un d'eux, nommé Roiffart, âgé de 15 ans, voulut traverser la rivière au milieu de l'Ourthe et coula à pic. On a pu retirer le petit cadavre.

LE RÉVEIL ILLUSTRÉ EST PARU

IL PUBLIE :

Comment André Spéda, le dernier des bandits Corsas, qui vient d'être arrêté, fut filmé en plein maquis. — Un roman-cinéma Madame Butterfly. — La vie du cinéma : Noces de maquillage et Les disparus de l'Écran — Rions un peu ! — De ci, de là — Sur curieux Petit Courrier des Lectrices. — Ses Fêtes enapettes. — « Propos modaux ». — Curiosités. — Au fil des jours, etc., etc.

Voilà également ses photos d'actualité : En famille. — Heures toréador ! — Un coup d'œil sur la mode. — Entraînement d'une championne de la marche. — La plus belle rose. — Meeting d'aviation de modèles réduits. — La XIV^e fête fédérale de gymnastique féminine à Lille, etc., etc.

Dans son prochain numéro le RÉVEIL ILLUSTRÉ commencera la publication d'un magnifique roman L'ÂME DE PIERRE par Georges ORNET

Le numéro de 16 pages : 0 fr. 35

Le demander à tous nos vendeurs et dépositaires

LA TENTATIVE DE MEURTRE DE LAGOUTURE

Nous avions relaté la tentative de meurtre dont s'est rendu coupable un ouvrier agricole de Laouture, Louis Wiquart, 24 ans, qui après avoir poursuivi une passante, retourna sa colère contre sa mère, Mme Vve Wiquart, 51 ans, à qui il porta plusieurs coups de rasoir à la gorge.

Les Wiquart est l'hôte de la prison de Béthune. Cette affaire a été confiée à M. Dutilleul, juge d'instruction. Ce magistrat a décidé de faire subir un examen mental à l'inculpé.

NOTRE PAGE FÉMININE

Lieu de la catastrophe de chemin de fer, se rend par le train à Compiègne d'où il repartira pour Béthune-Quénin. Le ministre est accompagné de nombreuses personnalités parmi lesquelles M^{me} Valentin Morane, chef adjoint de son cabinet, M^{me} Vastier, Lannay, Grimprez, Gailliet, directeur du ministère des Travaux publics, etc., etc.